De la spiritualité en maçonnerie Variations sur un livre récentⁱ

Charles Porset

La maçonnerie est une association paradoxale puisque de manière récurrente certains de ses membres l'accusent de n'être plus elle-même, de faillir à sa vocation et, finalement, de trahir le projet de ses fondateurs. Claude Saliceti — passé Souverain Grand Commandeur du Grand Collège des Rites —, après d'autres (je pense au préfet Baylot qui finalement quittera le Grand Orient pour rejoindre la Grande Loge Nationale de France), avec quelques autres, considère que « depuis longtemps » on observe au Grand Orient de France « le glissement d'une réflexion nécessaire sur la cité, vers un engagement politique trop partisan et militant » d'une part, et, de l'autre, « l'ignorance croissante, voire le rejet d'une tradition philosophique et symbolique dont pourtant on continuait à se réclamer et à conserver les symboles, tout en récusant les significations essentielles, au nom de philosophies et d'idéologies étrangères à ses origines ». Il en résulte — toujours selon Claude Saliceti — « un beau gâchis » qui s'est traduit par les crises récentes qui ont secoué le Grand Collège des Rites et le Grand Orient de France. Cela a eu pour effet de « reculer à nouveau l'heure où pourra s'ouvrir avec nos Frères séparés un dialogue fécond à partir de notre fonds éthique et symbolique commun [...] ».

La référence à « Nos Frères séparés » ne manque pas d'intérêt puisque c'est le titre même d'un ouvrage d'Alec Mellor, un catholique de droite, grand-pourfendeur de la maçonnerie libérale, qui finira par rejoindre la Grande Loge Nationale Française, car l'on comprend par cette antiphrase que ce qui taraude Claude Saliceti est la reconnaissance par les Puissances « Régulières » anglo-saxonnes du Grand Collège des Rites (Suprême Conseil du Rite Écossais) — dont on oublie toujours de préciser qu'il est le Grand Collège des Rites du Grand Orient de France : bref on confond la question de l'Écossisme (i. e. l'« Ordre », la « Tradition maçonnique » — qui est, si l'on veut, « philosophique » lato sensu) et celle, politique, des Obédiences ; bref on subsume l'Obédience sous l'Ordre, pour pasticher le titre d'un ouvrage de Marius Lepage — qui lui aussi finit par rejoindre la Grande Loge Nationale Française.

Or, si l'on sait ce qu'est une Obédience (des textes constitutifs la définissent — textes toujours révisables lors des Assemblées générales), j'avoue ne pas savoir ce que peut-être l'« Ordre maçonnique » si l'on entend par là une entité qui surplomberait les Obédiences sub species aeternitatis. Il existe en revanche des instances internationales (Suprêmes Conseils Écossais, etc.), mais leur nombre, les différences qui les caractérisent, sont la preuve que, passés les trois premiers degrés — qui sont à peu près les mêmes partout —, je dis à peu près, « la » maçonnerie n'existe pas. On peut certes rêver d'une maçonnerie idéale qui rassemblerait tous les maçons de la terre, mais le réalisme commande de partir de ce qui est et non de ce qui doit être. La maçonnerie est une affaire de terrain, de culture et d'histoire. Claude Saliceti commet un usteron proteron lorsqu'il demande aux Francs-maçons du Grand Orient de France

de réinjecter de la « spiritualité » dans ses pratiques sous le prétexte que les maçonneries anglosaxonnes reconnaissent l'existence d'un principe révélé et posent l'immortalité de l'âme. C'est tout différemment qu'il convient de procéder, en prenant d'abord *acte* de la décision historique et fondatrice du Convent de 1877 qui introduit la totale liberté de conscience au Grand Orient de France, puis, du constat que 750 Ateliers y pratiquent le Rite Français dit Groussier, quand une poignée travaille à d'autres Rites, d'inspiration déiste ou crypto-catholique pour certains. Je crains que Claude Saliceti ne nous invite à marcher sur la tête!

Commençons par quelques points d'histoire.

Et d'abord voyons, à gros traits, comment est apparue la maçonnerie, avant de décider arbitrairement de son essence.

- 1. La maçonnerie spéculative résulte en 1717 de la fusion de quatre Loges qui dans une Angleterre qui vient de se constituer en Royaume Uni ; ces Loges réunies entendent réaliser politiquement ce que la *Royal Society* a réussi dans le domaine des sciences expérimentales, en rassemblant des savants du monde entier sans souci de confession ou d'appartenance politique autour d'un modèle épistémolgique dont Newton avait été l'instituteur (*la philosophia naturalis*), et d'un modèle philosophico-politique, dont Locke fut le chef de file (l'empirisme rationaliste, le libéralisme [la tolérance]). Politiquement, il s'agissait dans un pays qui avait réalisé sa *Glorieuse Révolution* et institué l'habeas corpus, d'assimiler en particulier les calvinistes d'Écosse (dont le pasteur Anderson faisait partie), tout en assurant la paix civile. Réaliser le Centre de l'Union, revenait à mettre entre parenthèses tout ce qui divisait pour s'en tenir au plus petit commun dénominateur. Qu'on se reporte aux deux premiers articles des *Constitutions* dites d'Anderson qui reprennent *verbatim* le *Règlement* de la *Royal Society*. La maçonnerie, dans son projet fondateur, est essentiellement politique, et récuse les clivages partisans pour s'en tenir à un *minimum minomorum* assurant la paix civile (obéissance aux Lois), et le respect de la liberté des personnes (latitudinarisme, religion naturelle)
- 2. On remarquera que le symbolisme, qui pour certains constitue l'essentiel de la maçonnerie, est sigulièrement absent des *Constitutions* d'Anderson; c'est qu'il est essentiellement *rapporté* et *tardif*. En fait, il est tout d'emprunt et provient des sociétés libertines du dix-septième siècle, des sodalies socratiques, brefs, de courants qui prennent leur source dans la Renaissance et tentent de construire la modernité en revenant aux sources antiques on sait le rôle que jouèrent les *Antiquarians* de la *Royal Society* dans cette redécouverte d'un passé parfois ignoré, souvent occulté et que l'on pliait toujours aux décisions de Rome. La Renaissance, dont les origines sont italiennes, invitait à repenser l'« Homme » dans sa plus grande généralité puisqu'on soupçonnait qu'il n'était pas seulement une créature entre les mains de l'Église, mais qu'il existait des humanités autres singulièrement policées comme à la Chine où l'on ne savait vraiment pas à quoi pouvait servir un Pape —, et peut-être aussi des humanités « sauvages » et anthropophages, qu'il fallait « convertir »... en tout cas « civiliser ». Ce fut, on le sait, le rôle historique des Jésuites et des Dominicains que de

ramener ces peuples dans le giron de Rome. C'est dans ce contexte de crise des valeurs anciennes, d'effervescence intellectuelle, de découvertes de toute nature et de construction de nouveaux savoirs, qu'apparaît la maçonnerie. Rappelons que les dix premiers Grands Maîtres de la Grande Loge de Londre appartenaient à la Royal Society

nouveaux savoirs, qu'apparaît la maçonnerie. Rappelons que les dix premiers Grands Maîtres de la Grande Loge de Londre appartenaient à la Royal Society. 3. Ce qui frappe aussi quand on se penche sur la naissance de la maçonnerie, c'est qu'il n'est jamais question d'une quelconque « tradition opérative » ; et si l'on en parle dans les Constitutions, c'est pour préciser aussitôt que ces associations de bâtisseurs qui avaient bien existé au XVe siècle (comme en attestent le Régius ou le Cooke, entre autres) étaient tombées en désuétude depuis longtemps ; au reste, pour les caractériser, on parlerait plus justement de paléo-syndicalisme plus que de paléo-maçonnerie (c'est, à la lettre, la tradition écossaise). Tous les travaux menés depuis une dizaine d'années par les membres de la Loge de Recherche Quatuor Coronati le confirment : il y a solution de continuité entre l'« opératif » et le « spéculatif » — quoi qu'ait pu écrire Harry Carr —, et si l'on retrouve dans les rituels des développements tirés du Régius, du Cooke, du Dumphries, c'est tardivement et de manière délibérée ; bref, il s'agit d'emprunts et non d'une « tradition » maçonnique qui, par une chaîne ininterrompue, se serait transmise aux instituteurs anglais de la maçonnerie. La « tradition » s'invente après 1723; elle ne remonte pas au déluge! Si les traditions sont respectables, l'historien qui ne veut pas se réfugier dans l'ignorance sombrer dans l'édification doit leur

4. Dans le même ordre d'idées, il convient de remarquer que le symbolisme, dont Claude Saliceti fait grand cas, est significativement absent des *Constitutions* d'Anderson, et si on le retrouve dans les rituels qui nous sont connus par les livres de divulgation, là encore nous avons à faire à des emprunts, le plus souvent tardifs, dont l'origine est parfois obscure (je pense

rendre leur historicité.

- à la légende d'Hiram), mais que des recherches encore à mener pour l'essentiel devraient nous permettre de dater. En gros, les symboles se tirent du fonds judéo-chrétien qui constitue le sol de la culture occidentale. Quand se sont-ils parés de l'habit maçonnique? Cela reste à déterminer, mais le pesant silence des *Constitutions*, à la fois sur leur nature et leur fonction, laisse supposer que leur rôle n'était qu'instrumental et permettait seulement aux maçons de se reconnaître (c'est d'ailleurs la définition du symbole). Si les meilleurs esprits en sont venus à
- reconnaître (c'est d'ailleurs la définition du symbole). Si les meilleurs esprits en sont venus à déclarer que leur signification devait s'entendre *ad libitum*, c'est que leur sens n'était pas donné, donc à « découvrir » ; que les symboles, passée leur valeur de signal (la fonction du rituel est de les codifier), n'étaient qu'un *lien*, un *liant* unissant les *Frères*. A preuve, cette remarque de Savalette de Langes qui, dans les années 1784, lorsqu'il cherche à définir la « science maçonnique », constate que les symboles sont inintelligibles aux maçons eux-mêmes ; on peut imaginer que leur signification s'est perdue, et certes le sens, comme les civilisations, est mortel si je puis ainsi m'exprimer ; mais je constate que si les textes d'Aristote furent perdus, ils ne

le furent pas pour tous et que les Arabes surent les conserver! D'ailleurs, comparaison n'est pas raison, car les symboles ne sont pas des mots, et l'on sait que la lettre « G » qu'illumine le

delta lumineux, peut tout aussi bien désigner en anglais ou allemand Dieu, que Geometry, Gravitation, mais que la lecture « Dieu » n'est pas possible en français ou (?) en bas-Breton...

Que conclure de ce qui précède ? Que la maçonnerie, fille de son temps, dans une Angleterre qui sortait à peine de graves conflits politico-religieux, a contribué à poser les fondements d'un nouvel ordre social qui, dans les lézardes de la *Romania* catholique (conférer la référence au papisme dans les *Constitutions*), pose que la liberté prime sur le dogme et que la personne a des droits naturels. La Loge devient la matrice d'un nouveau commerce qui s'établit entre les hommes qui ne se construit plus sur la force et le fanatisme d'une Révélation ou le despotisme d'un monarque ; mais que les religions (dont la vocation est de rassembler), sont plurielles (comme les protestantismes), qu'elles ont leur géographie ; bref que la paix civile et le commerce entre les nations supposent la tolérance (des Églises), et le respect par le Prince de la liberté de ses sujets.

Quand la maçonnerie s'installe en France, le pays sort à peine de la chape louis-quatorzienne; Bossuet, dernier chantre de la contre-Réforme, vient de mourir; mais nous sommes en terre catholique. La maçonnerie, anglaise dans son origine, ne pouvait y prendre qu'un autre tour. La liberté de s'associer y était inexistante sans l'aveu du Prince ou de l'Église; son but sera alors de permettre, dans une société fortement clivée où seuls les Ordres avaient une existence juridique, aux hommes de se mêler, de se socialiser. J'y ai trop insisté ailleurs pour y revenir ici, dans la France des Lumières, la maçonnerie n'est en aucune manière une société de pensée, elle est un lieu de sociabilisation où l'on se rencontre pour se rencontrer; le rituel et les outils, hérités de la maçonnerie anglaise, le secret dont les loges s'entourent, ne sont là que pour resserrer les liens unissant les Frères entre eux en leur permettant de se reconnaître; ils ont également une fonction pédagogique; d'ailleurs, à cette époque, il n'est jamais question d'initiation maçonnique, mais seulement de réception. On ne parle pas alors de « spiritualité » maçonnique, mais d'agréables réunions entre Frères se concluant par de copieuses agapes. Rappelons que le premier livre maçonnique français est un recueil de chansons à boire...

Si la maçonnerie avait eu des ambitions spirituelles, comment expliquer qu'elle n'ait en France jamais été condamnée ? Je n'ignore pas que des traiteurs recevant des maçons furent poursuivis, mais ce qu'on oublie de préciser c'est que la plupart du temps c'étaient des maçons de la haute bourgeoisie ou de l'aristocratie qui étaient à l'origine de ces poursuites car ils ne supportaient pas que des boutiquiers, des plumassiers, des petits bourgeois du quartier Saint-Antoine, etc. maçonnent. Qu'on relise Pérau. Par ailleurs, on ne doit pas ignorer que les *Constitutions* romaines (In Eminenti, 1738; Providas, 1754) obéissaient à des raisons essentiellement politiques et qu'elles furent sans effet en France. D'ailleurs, si la maçonnerie avait été un lieu de haute spiritualité, on ne s'explique pas que l'Église ne l'ait pas poursuivie. Or, à part quelques évêques énergumènes qui ont lancé des *Mandements*, ce que l'on observe c'est la participation massive des réguliers et des séculiers au travail mené dans les Loges. Que venaient chercher en maçonnerie ces prêtres ou ces moines ? De la spiritualité, une nouvelle

religion? Sûrement pas, car c'était leur pain quotidien. Ils venaient y chercher une nouvelle forme de sociabilisation construite sur l'adhésion libre de ses membres. Structure vide, on se doute que la maçonnerie des Lumières a attiré les marchands du

émules.

Temple ; et parce que chaque Frère cotisait, certains en voulurent pour leur argent. D'où la naissance de ces maçonneries tératologiques qui, en multipliant les grades, laissaient croire qu'au terme du voyage les Frères entreraient en contact avec des esprits intermédiaires, et. pourquoi pas ? Dieu ; d'où, dans un monde où l'on vivait une véritable transformation des sensibilités et des savoirs, la possibilité des Cagliostro, des Lavater, des chevalier Saint Germain, des Pernety, des Saint-Martin, des Willermoz, des Eteilla. Mais, il convient de le préciser, cette maçonnerie de sacristie ou de carrefour ne concerna jamais plus de trois cents

Ce que la maçonnerie continentale avait inventé en régime de civilisation chrétienne c'est la liberté de s'associer en dehors du roi ou de l'église - Pierre Chevallier l'a parfaitement montré.

Voilà en quoi elle fut révolutionnaire ; voilà en quoi elle devança son temps. Et fut un laboratoire...

de religiosité a connotation mystico-prophétique (Pierre Leroux, Louis Blanc). L'Église

En sautant un siècle, j'en viens au Convent de 1877, où en un geste inaugural, à l'initiative du pasteur Desmons, le Grand Orient de France inscrit en lettres d'or dans sa Constitution l'entière liberté de conscience de ses adeptes ; que s'est-il passé ? Depuis les cultes révolutionnaires jusqu'en 1848, la maçonnerie était devenue le réceptacle d'une certaine forme

officielle avait perdu du terrain. En Face d'une Église ultramontaine, une église sociale, sensible à la misère des pauvres s'était imposée. De Des Étangs à Ragon, la maçonnerie va occuper le terrain ouvert par la théophilanthropie dont le déisme est le signe de ralliement. La maconnerie devient alors une église de substitution dont le projet messianique prendra corps en 1848. Or, à

cette date, l'aile avancée de l'Église catholique rejoint l'aile avancée de la maçonnerie, qui toutes deux se retrouvent sur les barricades. Les retrouvailles sont historiques et l'on s'explique qu'en 1849, le Grand Orient introduise dans son Règlement général l'obligation pour les Frères de croire en un principe révélé et en l'immortalité de l'âme. Les persécutions du second Empire, la

Commune, la défaite et, dans le même temps, le développement considérable que connaissent les sciences et l'industrie (et l'émergeance des classes «dangereuses»...), d'une part, la radicalisation du cléricalisme et les progrès du parti républicain, de l'autre, font que le divorce

entre Église et maçonnerie doit être consommé. Il n'est pas question dans cette affaire du Grand Architecte de l'Univers qui n'a jamais figuré dans les textes constitutionnels de l'Ordre, mais de la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme - trait distinctif des religions monothéistes. En instaurant l'entière liberté de conscience de ses adeptes, le Grand Orient ne chasse ni Dieu, ni personne de la maçonnerie, mais revient à ce qui fut la première inspiration de la maçonnerie et sa raison d'exister. L'invention d'un espace latitudinaire où on laisse chacun à ses croyances, pourvu qu'il soit libre et de bonnes mœurs.

les dise « spiritualistes » — qu'ils n'ont pas le privilège du cœur... Ce que je constate c'est que le substantif « spiritualité » est toujours rapporté à une religion ou à une autre : qu'on reprenne les dictionnaires. Mais, pour ne pas renvoyer aux autorités, j'en veut pour preuve l'usage contemporain du mot : dans sa livraison de janvier 1998, la revue Livres de France présente un dossier sur l'Ésotérisme. Après avoir constaté qu'il se porte bien, elle offre un dossier bibliographique dont le titre est « La spiritualité en 82 nouveautés ». Quels sont ces livres? Des ouvrages de philosophie? De théologie? De morale? Non point; au hasard: Le

chemin divin pour devenir humain, de Lee Losowick; Rêve et chamanisme, de Olivier

Moyano ; Le septième rayon, de Thomas Printz ; Flèches de Lumière, de Jean Bousquet ; E = mc Dieu, par Alain Tardif; Le pardon: la clé de la spiritualité, de François Doucet; L'art de

la guérison spirituelle, de Joël Goldsmith; L'âme énergétique : la dimension vibratoire du corps, par Alain Sendat ; L'été et la Saint-Jean : au rythme des saisons ; L'ange de la

présence, par Myriam... Et l'on pourrait continuer. Au seul énoncé de ces titres on voit que « spiritualité » renvoie, dans son acception contemporaine, aux formes les plus retorses de l'obscurantisme, de la crédulité, de la superstition (qui prend parfois des formes «savantes»

raison et la foi » — selon l'heureuse expression de Georges Gusdorf (je la reprends hors contexte) — que la maçonnerie adogmatique est seule à offrir! Au secours Voltaire!

paramètres mesurables:

Et la spiritualité dans tout cela ? S'il s'agit de rappeler par là que l'homme n'est pas

seulement un corps, mais qu'il a un cœur - comme le rappelle Roland Desné dans son Avantpropos —, nous avons à faire à un truisme, car personne n'a attendu Claude Saliceti pour le constater et l'éprouver, et je dirai à ces Frères « spirituels » — puisqu'ils ne veulent pas qu'on

Un dernier mot pour conclure : Claude Saliceti en veut aux « scientistes » : « On peut mieux mesurer aujourd'hui — écrit-il — où a conduit la volonté de réduire l'éthique et toutes les valeurs de la vie au politique et à l'économique et prétendre les expliquer à l'aide d'une science mécaniste qui, bien qu'elle s'intitule 'humaine', s'évertue pour singer la physique à assimiler homme et société à des objets entièrement descriptibles, explicables de l'extérieur à l'aide de

genre «gnose de Princeton» ou «mémoire de l'eau»), et qu'on est loin de ce « concordat entre la

tyrannies de l'histoire; - sous la forme du 'libéralisme sauvage'à un productivisme, un mercantilisme, un affairisme,

- sous l'enveloppe de 'socialisme scientifique'à l'une des plus imbéciles et sanglantes

un technologisme déshumanisants sans autre finalité qu'eux-mêmes » (p. 45)

Et les religions, un pied arrimé au ciel et l'autre bien fixé sur la terre, combien ont-elles allumé de bûchers, combien ont-elles fait de suppliciés ? Toutes les idéologies sont dangereuses car elles plient l'homme à une eschatologie dont les Eglises ou les «partis» sont les gestionnaires. Pour l'humanisme, l'homme est une chrysalide, un être à construire; une finalité

sans fin, comme dirait Kant. Pour finir, je laisserai la parole à Marcelin Berthelot, grand savant, athée et matérialiste; voici la réponse qu'il fit à Ferdinand Brunetière qui revenant d'une visite au Pape, avait parlé d'une

la science : ce mot représente, à mon avis, une illusion de personnes étrangères à l'esprit scientifique. [...] Ce n'est pas qu'elle [la science] ait jamais prétendu fournir des solutions dogmatiques et absolues sur les questions d'origine et de fin de toutes choses. Cela est du domaine de l'hypothèse et de l'imagination. Si nos méthodes excluent le « mystère », cela ne signifie nullement que nous prétendions posséder le dernier mot de l'univers. Nous connaissons parfaitement toute l'étendue de nos ignorances et nous avons la modestie de notre impuissance. »

«Science sans conscience, n'est que ruine de l'âme», reconnaissait déjà Rabelais: pourquoi

faillite partielle de la science : « Vous me demandez mon avis sur la prétendue banqueroute de

on est maçon, dans monde désenchantée, accablé par les exclusions, les laissés pour compte du capital, menacé par les intégrismes ? Voici le genre de questions auxquelles les maçons ont su répondre par le passé et auxquelles ils doivent répondre aujourd'hui dans le strict respect de la liberté de conscience de chacun, c'est-à-dire en réaffirmant sans cesse le principe fondamental de la laïcité.

revenir sur cette «évidence» quand des chantiers plus urgents nous attendent Que faire, quand

Francs-maçons, encore un effort si nous voulons rester Républicains!

i Claude Saliceti, Humanisme, Franc-maçonnerie et Spiritualité. Préface de Daniel Ligou. Avant-propos de Roland Desné, Paris, PUF, 1997, 96 p. 68 F. (Coll. «Politique d'aujourd'hui»)